

Archéologie et histoire biblique : quelques exemples

Les textes bibliques rapportent de manière exacte des faits de l'histoire hébraïque, l'étude précédente l'a montré. La question qui s'ensuit est celle-ci : les Hébreux écrivaient-ils de l'histoire ? L'historien grec Hérodote est généralement considéré comme le « père de l'histoire ». Il acquit ce titre en étant le premier à annoncer son but au commencement de son livre, en étant le premier à chercher les raisons des événements qu'il racontait, et en étant le premier à tenter de distinguer ce qui était vrai de ce qui était faux dans les rapports qu'il recevait. Hérodote servit de modèle aux historiens grecs, puis à tous les historiens jusqu'à nos jours.

Bien qu'Hérodote mérite son titre de « père de l'histoire », il a des ancêtres, notamment parmi les auteurs inconnus des livres bibliques. Cette approche s'oppose ici à celle des spécialistes pour qui les historiens grecs ont influencé les Hébreux. Les livres des Rois nous en donnent l'exemple le plus évident. Leur étendue et leur longueur en font un cas unique parmi les livres du Moyen-Orient ancien, mais nous possédons d'autres textes de contenu analogue dans les chroniques babyloniennes. Au VI^e siècle avant notre ère, et plus tard, des scribes babyloniens inscrivent sur des tablettes d'argile des résumés d'événements du passé, année par année. Toutes ces tablettes ne nous sont pas parvenues, mais celles que nous avons nous renseignent au sujet des règnes de Nabopolassar et de son fils Nabuchodonosor jusqu'à sa onzième année (595 av. J.-C.). D'autres tablettes traitent des années du dernier roi de Babylone, Nabonide, et de l'époque des rois perses. Une grande tablette couvre l'essentiel des relations entre la Babylonie et l'Assyrie de Nabonassar à Shamash-shoumoukîn, du milieu du VIII^e siècle au milieu du VII^e siècle, et s'intéresse au royaume voisin d'Élam. Il arrive que les récits portant sur une année donnée

soient brefs, ou qu'ils comportent des détails sur les batailles et le décès du roi. On peut citer par exemple : « Au mois de Nisân, le quinzième jour, la paralysie frappa le roi d'Élam, et sa bouche fut saisie au point qu'il fut dans l'impossibilité de parler... Au mois d'Adar, le septième jour, le roi d'Élam alla à son destin »¹. Ces tablettes ne couvrent pas en détail toutes les années, mais présentent des extraits tirés d'archives plus élaborées. C'est ce qu'indique le colophon, c'est-à-dire le titre, à la fin d'une tablette : « Première section, copiée, relue et collationnée selon son modèle ancien »². Une autre tablette, de petite taille, comporte des informations au sujet des relations entre la Babylonie et l'Assyrie au VII^e siècle ; puis elle ajoute deux notices d'événements antérieurs, l'un du X^e siècle et l'autre du VIII^e siècle. Ces lignes, le scribe a eu soin de l'indiquer, étaient « extraites d'une tablette de cire »³. On utilisa des tablettes de bois couvertes de cire dans tout le Moyen-Orient pendant les deuxième et premier millénaires avant notre ère. De telles tablettes offraient la possibilité d'écrire des notes et d'en ajouter quotidiennement, tandis qu'on ne peut guère écrire sur une tablette d'argile au-delà du premier jour. Il faut donc imaginer une série de tablettes de bois sur lesquelles les érudits babyloniens tenaient à jour le récit de toutes sortes d'événements, les tablettes d'argiles dont nous disposons aujourd'hui nous en offrant des extraits. Le livre d'Esther rapporte un épisode qui va dans le sens de notre hypothèse : « Cette nuit-là, comme le sommeil le fuyait, le roi se fit apporter le livre du souvenir, les chroniques, et on en fit la lecture au roi » (Est 6.1, NBS). Auparavant la découverte d'un complot par Mardochée avait été écrite « devant le roi, dans le livre des chroniques » (2.23, NBS). Que le roi ait espéré réfléchir sur le passé ou qu'il ait espéré s'endormir, le récit demeure valable. Même si l'on n'accepte pas l'historicité du récit du livre d'Esther, les détails de la cour de Perse semblent véridiques, ce qui donne de bonnes raisons de penser qu'il était de coutume d'écrire des chroniques quotidiennes.

Les chroniques babyloniennes sont considérées comme impartiales et exactes. Les annales des rois d'Assyrie, en revanche, sont très orientées et racontées à la première personne : « Je suis Untel, le grand roi, le roi puissant, le roi du monde, le roi d'Assyrie ». Les annales sont personnelles ; les annales d'un roi

¹. J.-J. GLASSNER, *Chroniques mésopotamiennes*, Paris, Les Belles Lettres, 1993, p. 182.

². *Ibid.*, p. 184.

³. *Ibid.*, p. 190.

donné s'interrompent à sa mort. Leur but est pour l'essentiel de commémorer les succès des rois et leur piété, de sorte que leurs successeurs les admirent. Néanmoins, malgré leur vantardise, ces textes ne manquent pas de valeur et constituent souvent des sources uniques en leur genre. Quand on peut comparer les annales à d'autres témoins, les différences sont rares, surtout si l'on tient compte des points de vue différents qui sont représentés.

Les Livres des Rois s'achèvent par la libération du roi Yehoyakîn, à Babylone, par le fils de Nabuchodonosor, en l'an cinq cent soixante-deux. Les auteurs se sont arrêtés après cet événement. Si des secrétaires tenaient des chroniques à jour dans les autres cours royales du monde de la Bible, pourquoi n'en aurait-il pas été de même à Jérusalem et à Samarie ? À coup sûr, des scribes travaillaient dans ces deux capitales comme dans d'autres villes pendant la période de la monarchie divisée⁴. En principe, donc, personne ne peut nier la possibilité de l'existence de chroniques écrites quotidiennes des événements d'Israël. Sont souvent mentionnés, dans les livres des Rois, les noms d'ouvrages consultés, par exemple : « le reste de l'histoire de Roboam, tout ce qu'il a fait, cela est écrit dans le livre des chroniques des rois de Juda » (1 R 14.29, NBS) ; ou : « le reste de l'histoire d'Achab, tout ce qu'il a fait, la maison d'ivoire qu'il a bâtie et toutes les villes qu'il a bâties, cela est écrit dans le livre des chroniques des rois d'Israël » (1 R 22.39, NBS).

D'un autre côté, les livres des Rois sont aussi des livres qui présentent un intérêt religieux particulier. On les dit tendancieux, puisqu'ils sont écrits dans une perspective divine, et on en déduit qu'ils sont dépourvus de valeur historique. Mais il faut noter que presque tous les récits du monde de la Bible avaient des préoccupations religieuses. Seules les chroniques babyloniennes ne font pas mention des dieux, mais on suppose qu'une foi religieuse sous-tend ces textes. Les récits bibliques sont frappant par l'absence de fantaisie, d'éléments folkloriques comme on en rencontre dans beaucoup de récits anciens, égyptiens, babyloniens, etc. Les récits des patriarches n'ont pas les épisodes magiques que l'on trouve dans l'Épopée babylonienne de Gilgamesh ou dans les contes des magiciens d'Égypte. La Bible décrit l'opulence du roi Salomon, son Temple et

⁴ Alan MILLARD, « An Assessment of the Evidence for Writing in Ancient Israel », in A. BIRAN, sous dir., *Biblical Archaeology Today*, Jerusalem, Israel Exploration Society, 1985, p. 301-12 ; et « The Knowledge of Writing in Iron Age Palestine », *Tyndale Bulletin* 46.2, 1995, p. 207-217.

son palais avec leurs riches ornements et dorures, ainsi que la visite de la reine de Saba et les dons qu'elle apporte : essences odoriférantes et plus de quatre tonnes d'or. De telles descriptions sont inimaginables pour des commentateurs assis à leurs bureaux, et la plupart enseignent que le roi Salomon des textes bibliques est un roi idéalisé et légendaire, et que les récits qui le concernent doivent être considérés comme les contes des Mille et une nuits. Il existe évidemment des légendes autour de Salomon dans les traditions juives et arabes post-bibliques, mais cela ne nous oblige pas à traiter les récits bibliques comme légendaires eux aussi. Il faut étudier ces récits soigneusement dans le contexte ancien avant de les traiter de contes fabuleux. Souvenons-nous du cas d'Alexandre le Grand. Beaucoup de légendes et de contes parlent de ses succès extraordinaires, mais l'on dispose de suffisamment de sources de son temps pour savoir qu'il y eut un jeune roi grec qui vainquit le grand empire perse et régna de la Méditerranée jusqu'à l'Inde. Dans le cas d'Alexandre, des écrits et divers objets constituent la preuve de son existence et de sa puissance. Dans le cas de Salomon, il manque de telles données ; aucune inscription concernant Salomon ou son père David n'a été trouvée. Par conséquent, les spécialistes s'interrogent : Si Salomon et David étaient des rois aussi puissants que les textes bibliques le prétendent, ne devrions-nous pas trouver leurs titres gravés sur la pierre ? Hélas, les inscriptions hébraïques manquent pour tous les rois d'Israël et de Juda, sauf pour les noms gravés sur les sceaux d'Ahaz et d'Ézéchias. Pourtant, ces mêmes spécialistes oublient que les données sont les mêmes pour un autre roi juif, un roi riche qui construisit de grands bâtiments, un roi infâme, un roi qui figure dans les écrits des historiens : Hérode le Grand. On n'a trouvé dans son royaume, en Palestine, aucune inscription monumentale d'Hérode. On se trouve ici face à un état de fait souvent oublié : la plupart des textes et des inscriptions de l'Antiquité ont disparu, les milliers de documents conservés dans nos musées ne formant qu'un pourcentage minuscule de l'ensemble des documents et inscriptions de Babylonie et d'Assyrie, d'Égypte et du Levant. L'absence d'inscriptions n'est pas significative de l'existence ou de la puissance d'un roi ou d'un autre.

Parmi les commentateurs bibliques, il existe une tendance à refuser tout fondement historique aux récits qui contiennent un élément « miraculeux ». Là encore, d'autres documents anciens fournissent des analogies qui mettent en garde contre le risque de minimiser la valeur des récits bibliques. Prenons un exemple extrêmement clair, qui s'appuie sur des sources écrites et, jusqu'à un certain point, sur des vestiges visibles : l'attaque du roi d'Assyrie, Sennachérib,

contre Ézéchias. Dans le deuxième livre des Rois, aux chapitres dix-huit et dix-neuf, se trouve le récit de la campagne des Assyriens et du retour de Sennachérib à Ninive après la destruction de son armée. Depuis 1851, on a la possibilité de comparer le texte biblique avec le compte rendu de Sennachérib lui-même, selon ses propres inscriptions. Certains problèmes de détails que pose la comparaison des deux récits ne nous concernent pas ici. Il faut ajouter aux textes écrits la série, bien connue, de sculptures du palais de Sennachérib, à Ninive, qui illustre le siège et la prise de la ville de Lakish en Juda. Notons bien en passant que dans les annales assyriennes de Sennachérib, il n'est pas fait mention de Lakish, mais que la présence du roi dans cette ville est signalée dans le deuxième livre des Rois (18.14-17 ; voir aussi 19.8). Aucun bas-relief à Ninive ne porte sur la prise de Jérusalem, et ceux qui parlent de Lakish semblent avoir tenu la place d'honneur. Les annales de Sennachérib dressent le récit du siège de Jérusalem, mais n'évoquent pas sa chute ou sa capitulation. Ils racontent plutôt qu'Ézéchias paya le tribut à Ninive après le retour de Sennachérib. Il est sûr que le roi assyrien se vanterait de la chute de la ville du roi rebelle Ézéchias s'il l'avait prise.

On fait souvent le rapport, et à juste titre, avec l'histoire hébraïque, qui révèle la raison pour laquelle Sennachérib retourne dans sa capitale sans avoir battu Ézéchias, comme il aurait normalement dû le faire à l'issue d'une telle campagne. Selon 2 Rois 19.35-36 (NBS), « cette nuit-là, le messenger du Seigneur sortit et abattit dans le camp des Assyriens cent quatre-vingt-cinq mille hommes ; quand on se leva, de bon matin, c'étaient tous des cadavres, des morts ! Alors Sennachérib, roi d'Assyrie, s'en retourna habiter à Ninive ». Pour beaucoup de lecteurs, cette explication est inacceptable : « les miracles n'existent pas. » Il faut trouver une explication rationnelle ; celle qu'on accepte le plus facilement est la suivante : les rats auraient disséminé la peste, car Hérodote raconte que les rats avaient rongé les cordes des arcs d'une armée assyrienne ; or les rats portent la peste. Ou alors il faut traiter ces versets comme une invention théologique, qui fait partie d'un récit fictif de la délivrance de Jérusalem, rédigé plusieurs années après la prise de la ville par Sennachérib. Actuellement, aucune trace d'un siège assyrien ou d'une prise assyrienne n'a été découverte dans les fouilles archéologiques de Jérusalem. Des traces incontestables de l'attaque des Babyloniens, en l'an 587 avant notre ère, ont été trouvées. Par contre, à Lakish, des preuves assez convaincantes du siège assyrien et d'une occupation ultérieure ont été trouvées lors de deux campagnes de fouilles archéologiques. Les archéologues israéliens prétendent avoir trouvé non seulement des traces de la destruc-

tion, mais aussi d'une rampe en pierre sur laquelle les Assyriens auraient fait avancer leurs béliers pour exécuter cette destruction. Toutes les sources de données s'accordent pour confirmer la prise de Lakish. Par ailleurs, le silence des sources assyriennes, les affirmations positives du texte biblique, et peut-être les indices archéologiques, font croire que Jérusalem en a réchappé. Face à cette convergence relativement convaincante, que penser de la fin de l'armée assyrienne ? Est-ce que la valeur historique du récit entier est dévalorisée par la présence d'un épisode miraculeux ?

Des textes anciens nous fournissent des réponses utiles à ces questions. L'idée d'intervention divine au milieu des guerres humaines est acceptée par leurs auteurs. Plusieurs exemples parallèles de ce genre de narration existent. En Josué 10, des événements météorologiques viennent en aide à une armée. Les vainqueurs pensent évidemment que leur Dieu est à l'œuvre. Plus proche encore du récit du sort de l'armée assyrienne, on peut citer deux extraits des annales du petit-fils de Sennachérib, Assourbanipal, qui datent d'environ 640 avant Jésus-Christ. Une armée attaqua la frontière assyrienne dans un endroit de Turquie et fut repoussée, non par la force des armes assyriennes, mais par l'intervention du dieu d'Assyrie, qui s'appelle Assour. Il vainquit le roi ennemi, « fit brûler son corps d'une chaleur brûlante », et le feu tombé du ciel détruisit son campement. Le roi ennemi rassembla ses forces, attaqua de nouveau, mais fut vaincu une fois encore par le dieu des Assyriens, puis, rendu fou par une maladie épouvantable, il mourut. Ces événements apparaissent dans les annales d'Assourbanipal pour démontrer la gloire de son règne au même titre que n'importe quelle campagne victorieuse achevée par une prouesse militaire. Rien n'implique que l'on ait affaire à un triomphe moins véridique parce qu'il fait état d'une aide surnaturelle. Si de tels événements devaient se produire aujourd'hui, les historiens les exprimeraient dans d'autres termes. Si l'on prête attention, comme il se doit, à la façon de s'exprimer des auteurs, on peut voir dans les récits d'interventions divines des comptes rendus d'événements auxquels les auteurs anciens ne pouvaient ou ne voulaient donner d'autre explication. On ne peut tout simplement les retrancher des récits historiques, ni les considérer comme des récits folkloriques ou comme des inventions de théologiens antiques. S'aventurer plus loin pour expliquer le massacre de l'armée de Sennachérib serait de la spéculation, sans appui dans les données dont nous disposons⁵.

⁵ Voir Alan MILLARD, « The Old Testament and History : Some Considerations », *Faith and Thought* 110, 1983, p. 34-53.

Notre étude s'intéresse à l'époque des rois d'Israël et de Juda parce que cette époque est la mieux attestée par des textes extra-bibliques. Aucune inscription ne fait mention des patriarches ni de Moïse, ce qui ne signifie pas qu'ils n'ont pas existé. Pour l'époque des patriarches, on ne dispose que de trois ou quatre dizaines de noms d'habitants de villes cananéennes, dans lesquelles les patriarches n'habitaient pas puisqu'ils étaient nomades. Le jeune Moïse fut un prince d'Égypte ; plus tard, il s'opposa au pharaon et conduisit les enfants d'Israël au Sinaï. Les monuments des pharaons célèbrent leur gloire mais ne montrent jamais des désastres comme la perte d'une armée dans la mer Rouge. En l'absence de textes, on cherche des indices indirects, comme des traces de coutumes semblables ou d'une manière de vivre analogue. Le sujet est immense et l'on ne peut le traiter ici. Qu'il suffise de dire qu'il y a de bonnes raisons de penser que la base de ces récits est le deuxième millénaire avant notre ère plutôt que le premier millénaire. Cela ne constitue pas une preuve de l'existence des patriarches ni de Moïse, ni de la vérité des récits. Mais cela démontre qu'ils sont plausibles, et discrédite l'idée qu'un auteur de l'époque d'Alexandre ou des rois hellénistiques ait pu concevoir des récits si conformes aux données historiques. L'étude de livres d'époques ultérieures montre qu'après la chute de l'empire perse, les auteurs oublièrent bien vite les détails de l'histoire des royaumes anciens et se trompèrent souvent. On s'en rend compte si l'on lit les livres apocryphes de *Judith* et de *Tobit* ; et à la fin du I^{er} siècle de notre ère, l'historien Flavius Josèphe avait une connaissance approximative des rois de l'empire perse.

Revenons à la question de l'orientation religieuse des écrits. Le livre d'Esdras contient des lettres que s'échangent les Juifs, leurs ennemis et les rois de Perse. Il y a plus d'un siècle, un spécialiste bien connu a qualifié ces lettres de fausses disant qu'un roi perse ne se serait jamais intéressé aux affaires religieuses d'une ville aussi insignifiante que Jérusalem, contrairement à ce que prétend le livre d'Esdras. Selon lui, les lettres étaient évidemment les machinations de prêtres juifs visant à établir leur position face à l'opposition des Samaritains. Sa position garde jusqu'à ce jour des partisans. Voici quelques versets de la lettre du roi Darius aux officiers de Transeuphratène : « Voici l'ordre que je donne concernant ce que vous devez faire à l'égard de ces anciens des Judéens pour rebâtir cette maison de Dieu : les frais, pris sur les biens du roi provenant des impôts de Transeuphratène, seront exactement payés à ces hommes, afin qu'il n'y ait pas d'interruption. Ce qui est nécessaire pour les holocaustes du Dieu du ciel, taureaux, béliers et agneaux, froment, sel, vin et huile, sera livré, sur leurs

indications, aux prêtres de Jérusalem, jour après jour, et sans négligence, afin qu'ils offrent des sacrifices d'odeur agréable au Dieu du ciel et qu'ils prient pour la vie du roi et de ses fils » (Esd 6.8-10, NBS). Les versets qui suivent (v.11-12) proclament des malédictions, au nom de Dieu, contre quiconque transgresserait cette parole.

L'objection est la suivante : assurément, le grand roi ne répondrait pas de manière aussi détaillée. Quelques années après la publication des conclusions du spécialiste en question, quelques papyrus araméens furent découverts sur l'île d'Éléphantine, près d'Assouan en Égypte. Ce sont les restes des archives des habitants, juifs, syriens, perses et autres, du V^e siècle avant notre ère. Ces gens étaient les descendants des soldats mercenaires de l'armée égyptienne placée là comme garnison au VI^e siècle. Les Juifs adoraient leur Dieu dans un petit temple, mais ils subirent une attaque des mains des Égyptiens qui détruisirent le temple. L'un des papyrus, fragmentaire, présente un ordre du roi perse (Darius II) à son officier concernant les Juifs et l'observation de la Pâque, un autre est une demande d'aide adressée au grand-prêtre de Jérusalem pour la reconstruction du temple et la restauration du culte. La demande énumère les offrandes que les Juifs voulaient offrir : des offrandes de fleur de farine, de l'encens et des holocaustes. Il ne s'agit pas d'un document officiel, mais il montre comment le roi ou son gouverneur pouvait prendre connaissance des cultes locaux.

Une autre découverte offre un parallèle plus strict encore entre un texte de l'époque de l'empire perse et le texte d'Esdras. Il y a trente ans, un archéologue français mit au jour un bloc de pierre soigneusement taillé dans un temple grec à Xanthos, au sud-ouest de la Turquie. Trois des faces de ce bloc étaient couvertes d'inscriptions. L'une des faces les plus larges comportait un texte en grec. Il s'agissait d'une charte établissant le culte de deux divinités. Les habitants acceptaient de leur ériger un autel, de consacrer un homme et ses descendants comme prêtres, et d'accorder une propriété foncière et une subvention annuelle pour l'entretien du sanctuaire. Ils se proposaient de sacrifier un mouton chaque mois et un bœuf chaque année. La face opposée présentait une inscription en lycien, la langue locale. Ce texte semble être l'original de cette charte, traduite à l'intention des Grecs habitant la Lycie. En ce temps-là, Xanthos était une ville de l'empire perse. Les citoyens de Xanthos soumirent donc leur projet au gouverneur et sollicitèrent son accord. Il donna une suite favorable à la requête qui lui fut présentée. L'accord du satrape constitue la troisième inscription de cette

stèle ; elle figure en langue araméenne sur la face la plus étroite de la pierre. Le texte débute ainsi : « Le mois de Sivân, la première année du règne d'Artaxerxès, dans la citadelle de Xanthos... le satrape déclare... » Suit un résumé de la requête des habitants, puis l'accord du satrape confirmé par l'expression consacrée « c'est une loi écrite ». Le décret officiel de l'autorité perse était donc rédigé dans la langue officielle de l'Empire, sans pour autant négliger les nécessités locales. Huit lignes de malédictions infligées par les dieux de Xanthos et d'ailleurs sont finalement invoquées contre quiconque porterait atteinte à cette alliance. Cette stèle et les documents égyptiens nous permettent de mieux comprendre la manière dont Darius parle du Temple dans sa lettre détaillée d'Esdras 6 ; sa façon de faire n'est pas du tout incompatible avec les habitudes perses. À Xanthos, les dieux locaux étaient censés défendre leurs propres intérêts ; le roi perse adopta la même attitude dans l'édit rapporté par le livre d'Esdras. Les spécialistes qui ne pouvaient concevoir que le roi perse ait pris connaissance du culte juif ou du Dieu des Juifs se sont trompés⁶.

Une autre découverte faite en Égypte nous aide à nous faire une idée de la forme des lettres du livre d'Esdras. Un sac en cuir contenait des lettres écrites en araméen sur du cuir. Il s'agissait de lettres du gouverneur perse de l'Égypte, qui habitait à Babylone. Celui-ci s'enquiert des revenus de sa province, des hommes chargés de l'administration locale, et d'un sculpteur chargé de réaliser un cheval et son cavalier. Ces lettres nous font entrevoir les préoccupations de l'administration perse. Elles nous renseignent aussi sur les lettres écrites et sur la langue parlée au V^e siècle avant Jésus-Christ en Babylonie, c'est-à-dire au temps d'Esdras et de Néhémie⁷.

En dépit de tels témoignages, le scepticisme n'a pas diminué. Le livre de Finkelstein et Silberman⁸ n'en est qu'un échantillon, d'autres présentant des positions plus sceptiques encore et affirmant que la Bible hébraïque a été écrite pendant l'époque hellénistique.

⁶ H. METZGER, A. DUPONT-SOMMER, E. LAROCHE, M. MAYRHOFER, *Fouilles de Xanthos*, tome VI, *La stèle trilingue de Létôn*, Paris, Klincksieck, 1979.

⁷ Pour les documents araméens, voir B. PORTEN et A. YARDENI, *Textbook of Aramaic Documents from Ancient Egypt Newly Copied, Edited and Translated into Hebrew and English*, 1, *Letters*, Jerusalem, The Hebrew University, 1986.

⁸ Israel FINKELSTEIN et Neil A. SILBERMAN, *La Bible dévoilée*, Paris, Bayard, 2002 (publié à l'origine en anglais en 2001).

Le cas des lettres du livre d'Esdras, de l'harmonie entre la Bible et les textes assyriens et babyloniens, et beaucoup d'autres découvertes démontrent la crédibilité des récits hébraïques ; ils s'accordent avec les temps qu'ils décrivent.

Grâce aux inscriptions royales assyriennes, on connaît les noms de plus d'une centaine de rois des pays du Levant, de l'époque des rois d'Israël et de Juda. Cependant, la plupart d'entre eux restent inconnus ; leurs propres inscriptions, si elles existèrent, ne nous sont pas parvenues ou demeurent encore ensevelies.

Bien entendu la Bible et le monde antique ne partagent pas toujours le même avis ; il y a des différences religieuses, culturelles ou politiques, qui exigent des explications. Récemment, quelqu'un a essayé d'établir l'existence de contradictions entre la Bible et les textes anciens⁹. Il admet la véracité des noms des rois bibliques et de leur chronologie, mais affirme qu'on ne peut se fier aux détails du texte hébraïque. Sa démonstration semble juste, en apparence. Or l'étude rapide qui vient d'être menée démontre le contraire : les textes bibliques s'accordent bien avec les autres textes anciens, tant sur les faits capitaux que sur les détails. L'étude ne tenait pas compte des contextes et des buts des textes anciens et ne les a pas lus correctement¹⁰.

Deux chemins s'ouvrent devant celui qui étudie l'Écriture Sainte et le monde biblique. L'une suit les traditions établies au XIX^e siècle, qui donnent la priorité à l'analyse littéraire du texte biblique. Fondées sur l'hypothèse d'un développement évolutionniste de la religion d'Israël, elles ne peuvent accepter de dater la composition des lois cultuelles avant l'exil, ni le livre de Deutéronome, ni les autres livres du même style avant le VII^e siècle. Les découvertes archéologiques doivent s'adapter à ce point de vue.

L'autre voie donne la priorité aux témoins du monde biblique. On doit lire les livres bibliques comme des livres anciens et les évaluer à la lumière du monde ancien. Cela n'exclut pas l'analyse littéraire, qui est une des méthodes d'étude de ces documents anciens, mais qui n'est pas la principale. Il est essentiel que

⁹. L. L. GRABBE, « Are Historians of Ancient Palestine Fellow Creatures – or Different Animals ? », in L. L. GRABBE, sous dir., *Can a "History of Israel" be Written ?*, Sheffield, Sheffield Academic Press, 1997, p. 24ss.

¹⁰. V. P. LONG, « How Reliable are Biblical Reports ? Repeating Lester Grabbe's comparative experiment », *Vetus Testamentum* 51/1, 2001, p. 81-106.

chaque méthode soit en conformité avec la connaissance que l'on a du monde ancien, c'est-à-dire du contexte des sujets étudiés.

Pour les croyants, il n'y a rien à craindre. Les enfants d'Israël étaient un peuple parmi d'autres. Ils partageaient avec d'autres une même manière de vivre, une même progression matérielle. Leur particularité réside dans leur foi. Leur Dieu a agi dans le passé ; leur histoire possède donc une grande signification pour eux. Aujourd'hui, pour les chrétiens qui vivent dans le monde moderne, cette histoire revêt aussi une grande importance, parce qu'elle est la condition préalable à l'histoire de leur salut.

Alan MILLARD